

14 – L'ADRESSE

« Vous ne me reconnaissez pas ? » demandai-je.

La femme me lança un regard scrutateur ; elle avait entrouvert la porte d'entrée. Je m'approchai et montai la marche devant la maison.

« Non, je ne vous reconnais pas.

— Je suis la fille de Mme S... »

Sa main tenait la porte comme si elle voulait empêcher qu'elle ne s'ouvre davantage. Son visage ne manifestait aucun signe de reconnaissance. Elle continuait à me regarder et se tut.

Peut-être me suis-je trompée, pensai-je, peut-être n'est-ce pas la personne que je cherche. Je ne l'avais aperçue qu'une seule fois dans ma vie, tant d'années auparavant. Il n'était pas impossible que je me sois trompée de sonnette. La femme lâcha la porte et s'écarta légèrement. Elle portait un gilet vert tricoté à la main. Les boutons en bois avaient un peu pâli à la suite de lavages. Elle s'aperçut que je regardais son gilet et de nouveau se cacha à moitié derrière la porte. Mais maintenant j'étais sûre de ne pas me tromper.

« Vous avez bien connu ma mère, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Tu es donc revenue me répondit-elle. Je pensais que personne n'était revenu.

— Seulement moi. » Derrière elle dans le couloir une porte s'ouvrit et se referma. Une odeur de moisi s'en était échappée.

« Je regrette, je ne peux rien faire pour vous.

— Je suis venue spécialement par le train. J'aurais aimé vous parler un instant.

— Le moment ne me convient pas, me répondit la femme. Je ne peux pas vous recevoir. Une autre fois. »

Elle hocha la tête en guise d'adieu et ferma avec précaution la porte comme s'il ne fallait déranger personne à l'intérieur. Je restai encore un instant sur la marche. Le rideau

Ma mère sembla remarquer que je n'étais pas tout à fait convaincue. Elle me jeta un regard de reproche et nous n'avions plus jamais abordé ce sujet.

J'étais revenue à la gare sans avoir prêté beaucoup d'attention au chemin. Pour la première fois depuis la guerre je traversai des quartiers familiers mais je ne voulais pas en voir davantage. Je ne voulais pas me tourmenter à la vue des maisons et des rues chargées de souvenirs d'une période chère à mon cœur. Dans le train du retour je revis la scène de ma première rencontre avec Mme Dorling. C'était le lendemain matin du jour où ma mère m'avait raconté cette histoire. Je m'étais levée tard et en descendant l'escalier je l'avais vue accompagner quelqu'un à la porte. Une femme au dos large.

« Voilà ma fille », dit ma mère. Elle me fit signe.

La femme hocha la tête et prit la valise posée sous le portemanteau. Elle était vêtue d'un manteau brun et coiffée d'un chapeau informe.

« Elle habite loin ? lui demandai-je, lorsque je la vis porter péniblement la lourde valise en sortant de chez nous.

— Marconistraat, me répondit ma mère. Numéro 46. Retiens-le ! »

Et je l'avais retenu. Seulement, j'avais attendu très longtemps avant d'y aller. Aussitôt après la Libération, je ne m'intéressais pas le moins du monde à toutes ces vieilles choses cachées quelque part et, bien sûr s'y ajoutait l'angoisse. L'angoisse d'être confrontée aux objets appartenus à un environnement qui n'existait plus ; des objets dans des caisses et des boîtes qui attendaient en vain leurs places et qui avaient résisté aux années justement parce qu'ils étaient des « objets ».

Mais doucement l'ordre se rétablissait. Il y avait du pain qui devenait de plus en plus blanc, il y avait un lit dans lequel on pouvait dormir sans danger, une chambre avec une vue à laquelle on s'habituaient peu à peu. Et, un beau jour, je constatai que j'avais envie de revoir nos biens qui devaient toujours se

trouver à l'adresse indiquée.

devant la fenêtre en saillie bougea. Quelqu'un jeta un regard furtif à travers les vitres ; il devait lui demander ce que je voulais. « Oh, rien, répondrait la femme, ce n'était rien. »

Je regardai encore la petite plaque. Elle mentionnait bien Dorling – en caractères noirs sur émail blanc. Et sur le jambage de la porte, un peu plus haut, était indiqué le numéro. Le numéro 46.

En prenant le chemin du retour vers la gare, je pensais à ma mère qui m'avait donné cette adresse, il y avait déjà des années. C'était pendant la première moitié de la guerre. J'étais venue passer quelques jours chez mes parents et je m'étais aperçue immédiatement de petits changements dans plusieurs pièces de la maison. Il me manquait divers objets. Ma mère s'était étonnée de ce que je l'avais remarqué rapidement. Sur cela elle me parla de Mme Dorling. Je n'avais jamais entendu prononcer ce nom auparavant, mais il paraissait qu'elle était une ancienne relation de ma mère, qui ne l'avait plus revue depuis des années. Elle avait surgi un jour pour renouer connaissance. Depuis, elle passait régulièrement.

« Après chaque visite, elle emporte quelque chose chez elle, dit ma mère. Toute l'argenterie, elle l'a prise d'un seul coup. Ensuite les assiettes anciennes qui étaient accrochées là. Elle a dû trimbaler les grands vases, et je crains que le service de table ne lui ait donné un tour de reins. » Ma mère secoua la tête avec compassion. « Je n'aurais jamais osé le lui demander. Elle me l'a proposé elle-même. Elle a même insisté. Elle veut sauver tous mes beaux objets. Si nous sommes obligés de quitter la maison nous perdrons tout, me dit-elle.

— Vous êtes-vous entendues pour qu'elle nous garde tout ? lui demandai-je.

— Comme si c'était nécessaire ! s'écria ma mère. Ce serait une offense de lui poser la question. Pense aussi au risque qu'elle prend chaque fois qu'elle nous quitte chargée d'une valise ou d'un sac plein ! »

trouver à l'adresse indiquée.

Après ma première tentative, vaine, je pris la décision de retourner chez Mme Dorling une deuxième fois.

Cette fois-ci, ce fut une petite fille d'environ quatorze ans qui m'ouvrit la porte. Je lui demandai si sa mère était chez elle. « Non, me dit-elle, ma mère vient de sortir faire une course.

— Ça ne fait rien, lui répondis-je, je l'attendrai. »

Je la suivis dans le couloir. À côté du miroir était accroché un hanoucka en fer à la mode ancienne. Nous ne l'avions jamais utilisé, car il était plus compliqué de s'en servir que d'un chandelier.

« Voulez-vous vous asseoir ? », me demanda la fillette. Elle m'ouvrit la porte du salon, et je passai devant elle. Paralysée de stupeur, je m'arrêtai. J'étais dans une pièce qu'à la fois je reconnaissais et ne reconnaissais pas. Je me trouvais au milieu d'objets que j'avais voulu revoir, mais dont la présence, dans ce lieu pour moi étrange, me serrait le cœur. Je ne sais plus si c'était à cause de l'arrangement sans goût, à cause de la laideur des meubles ou à cause de l'air étouffant, mais j'osais à peine regarder autour de moi. La petite fille me proposa une chaise. J'allai m'asseoir et je fixai le tapis de table en laine. Je le touchai doucement. J'y passai ma main. Mes doigts devenaient chauds au frottement. Je suivais les lignes du dessin. Quelque part au bord devait se trouver un petit trou, causé par une brûlure, qui n'avait jamais été réparé.

« Ma mère va sûrement revenir tout de suite, dit la petite fille. J'avais déjà fait du thé. En voulez-vous une tasse ? »

— Avec plaisir. »

Je levai la tête. La fillette posait les tasses sur la table à thé. Elle avait un dos large. Comme sa mère. Elle servit le thé dans une théière blanche. Elle était juste décorée d'un liséré d'or autour du couvercle, dont je me souvenais bien. La fillette ouvrait une petite boîte et y prit une cuillère à café.

« C'est une jolie boîte. »

